

QUELQUES CRITÈRES ANTIQUES DU CHOIX ET DE L'EXCLUSION DE L'ANIMAL DANS L'ALIMENTATION HUMAINE

Propos de conclusion du colloque "L'animal dans l'alimentation humaine : les critères de choix"

Liliane BODSON*

Dès sa fondation, "L'HOMME ET L'ANIMAL. SOCIÉTÉ DE RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE" a entendu servir de forum où les différents spécialistes des relations entre homme et animal pourraient se rencontrer, dialoguer et confronter leurs approches respectives des problèmes spécifiques qu'ils étudient. Le choix du thème de son premier colloque international — "L'animal dans l'alimentation humaine : les critères de choix" — visait à favoriser la réalisation de cet objectif fondamental. Par leur présence et leur participation, les représentants de plus de quinze disciplines ont permis au projet initial, né dans la foulée de la Table ronde de novembre 1985, à Paris, sur "La découpe et le partage du corps à travers le temps et l'espace", de se concrétiser et de réussir pleinement. Au cours de trois journées particulièrement denses, toutes les grandes époques de l'histoire de l'humanité et, pour le monde occidental, les principales phases de son développement proche ou lointain ont été envisagées. La confrontation des problèmes, des méthodes et des interprétations n'a fait que confirmer l'importance du sujet en même temps qu'elle a contribué à dégager les voies qui devront être explorées par la suite. Car — faut-il le souligner ? — si riches qu'aient été les exposés et les interventions, ils ne pouvaient suffire à épuiser les multiples interrogations que l'exploration des critères du choix des animaux à manger oblige à considérer. Mais la manière dont les divers participants les ont traitées permet de dire que, sur plusieurs points, des conclusions souvent neuves sont définitivement acquises et que, là où les limites — peut-être temporaires — de la documentation ou encore les résultats provisoires de recherches en cours n'autorisent à formuler que des bilans et des hypothèses intermédiaires, un utile état de la question a été dressé. Il ne peut s'agir de prétendre retracer maintenant, en quelques mots, le contenu des communications et des "posters". Mon propos de conclusion consistera à vous soumettre quelques réflexions générales que m'ont inspirées les échanges de ces derniers jours et d'abord à en situer le thème dans l'ensemble des études contemporaines sur l'histoire de l'alimentation.

À la suite de l'impulsion que lui ont donnée, au début des années soixante, les enquêtes et les travaux entrepris à l'initiative des responsables et collaborateurs des *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations* (PHILIPPE, 1961 a; BENNASSAR - GOY, 1975), l'histoire de l'alimentation humaine a suscité une bibliographie aussi abondante que diversifiée (HÉMARDINQUER, 1970). Elle inclut articles, ouvrages, actes de colloques sur les aspects diététiques et médicaux des aliments (SPOONER, 1961; CÉARD, 1979; FLANDRIN, 1979); l'appréciation quantitative des composantes alimentaires (PHILIPPE, 1961 b); l'approche écologique et ethnologique de l'alimentation (BARRAU, 1982); l'histoire du goût et de la sensibilité alimentaire (ARON, 1967; REVEL, 1979); les conditions du ravitaillement et l'organisation des corporations chargées, dans l'Ancien Régime, de l'assurer (STOUFF, 1970; VEDEL, 1975; PIUZ, 1975); les implications psychologiques et sociologiques de l'alimentation (ARON, 1973; DESERT, 1975; PELICIER, 1982; CHEVALIER, 1982; BLOND, 1960); etc. La place de l'animal dans l'alimentation humaine n'est pas négligée dans ces publications. Mais, en dehors des observations limitées que *L'anthropologie des coutumes alimentaires* a suscitées

* Université de Liège, Philologie classique, place du 20-Août, 32, B-4000 Liège.

de la part de Farb et Armelagos (1980) sur un certain nombre d'interdits ou de préférences en rapport avec l'absorption de la viande, les historiens, dans leur majorité, ne considèrent cette part importante de l'alimentation qu'au stade où l'intervention du sacrificateur ou du boucher l'a déjà transformée en un produit inerte que l'on va parer et traiter en vue de l'offrir à la consommation (DURAND, 1979; CHAUDIEU, 1980; BALLARANI, 1980).

Les raisons naturelles et culturelles qui déterminent, selon les époques et les milieux, les procédures mises au point par l'homme pour intégrer les animaux à sa nourriture ou les exclure de celle-ci — en tout ou en partie — ne sont, le plus souvent, évoquées que par des termes très généraux. Ils ne suffisent pas à dégager les motivations spécifiques qui ont engendré, dans les différents groupes humains, les solutions particulières par lesquelles ceux-ci ont cherché à satisfaire une de leurs nécessités fondamentales. Historiens de la table et nutritionnistes expriment la même conviction selon laquelle la manière dont les hommes agissent pour se procurer leur nourriture, la préparer et la manger est un des révélateurs fondamentaux du fonctionnement des sociétés. Mais, curieusement, la part de l'alimentation qui, parce qu'elle met en cause des êtres vivants comme lui pose à l'être humain des problèmes techniques et moraux uniques en leur genre, est restée peu étudiée en tant que telle. Or, "la transsubstantiation qui, en quelques instants, remplace par une foule de pièces de boucherie sans passé, anonymes, l'animal vivant" (GASCAR, 1974) est précédée par toute une série d'opérations de sélection, de saisie, d'exécution, et, d'abord, par la décision d'abattre la bête, sauvage ou domestique, et d'en faire, au prix du sang versé, un aliment. Si la modernisation et l'organisation actuelle de la boucherie occidentale épargnent, comme l'a encore noté Gascar (1980), à l'habitant des villes "les incitations inutiles auxquelles sa sensibilité était jadis soumise dans la boutique du boucher, les associations d'idées désagréables auxquelles le spectacle des dépouilles de bêtes pendues aux crocs l'invitait ou la résurgence dans son inconscient des mythes dont, dans les temps primitifs, l'animal était le thème", elles ont consacré un peu plus le divorce entre "la vérité de la nature" et une certaine forme de "confort de notre esprit". De nombreux signes attestent cependant qu'à toutes les époques et dans toutes les sociétés, la capture du gibier, le prélèvement opéré sur le troupeau, la mise à mort de l'animal sont des actes face auxquels l'homme reste rarement indifférent.

Ce n'est pas par sensiblerie que le chasseur Xénophon (c. 430 – c. 355) renonce à s'emparer des levrauts nouveau-nés. L'avenir de la chasse dépend aussi du soin que le chasseur lui-même prend pour ne pas compromettre la survie de l'espèce. Mais, dans l'antiquité grecque, pareil geste transcende les seules considérations pratiques et matérielles. En agissant de la sorte, le chasseur se réfère explicitement à Artémis, la déesse protectrice des activités cynégétiques, et confirme l'existence — toujours intensément perçue par les anciens Grecs — d'un réseau d'interactions positives auxquelles animaux, hommes et dieux sont, tous et chacun, associés¹. Quant aux animaux domestiques, les critères qui inspirent leur choix sont loin d'être bornés à des considérations économiques ou zootechniques.

Dès les temps préhistoriques, les restes osseux identifiables comme des résidus des produits de la consommation humaine témoignent que les préférences ne sont pas nécessairement allées aux bêtes les plus faciles à attraper ni à celles qui étaient disponibles en plus grand nombre (PATOU, 1988; LEFÈVRE, 1988; PICHON, 1988; GAUTIER, 1988; CHAIX, 1988; BRAUNSTEIN-SILVESTRE, 1988). A partir de la période historique, les textes, même quand ils relèvent d'abord de préoccupations diététiques et médicales, gastronomiques, religieuses ou morales, attestent abondamment l'importance des gestes qui servent à métamorphoser en viande les animaux et l'ampleur de la réflexion que ces manières d'être et de faire ont suscitée (LIMET, 1988; MALAISE, 1988; BERTIER, 1988; GEORGOUDI, 1988; LÓPEZ FÉREZ, 1988; DUMONT, 1988). Au Moyen Âge (MÉNIEL, 1988; YVINEC, 1988; LAURIoux, 1988; DUPUIS, 1988; GRANT, 1988), à la Renaissance et aux Temps modernes (GILLET, 1988; HAVELANGE, 1988; BÉRARD, 1988), alors que le monde occidental s'est profondément modifié, l'abattage de l'animal et d'abord la sélection des espèces bonnes à manger posent à l'homme d'autres questions (POPLIN, 1988), mais elles sont tout aussi essentielles. Quant à la période contemporaine, elle apporte, à travers les enquêtes ethnologiques (REYNIERS, 1988; ERIKSON, 1988; GUEVARA, 1988; BRISEBARRE, 1988) et les analyses qu'appelle l'évolution du régime carné notamment en Europe de l'Ouest (LEPAGE, 1988), quantité d'informations révélatrices touchant les critères retenus pour sélectionner les animaux

¹ XÉNOPHON, *Cynégétiques*, 5, 14.

que l'on mange et les systèmes explicatifs destinés à légitimer le sort qui leur est ainsi réservé. En effet, une fois dressés les inventaires, descriptions et classements, il reste à dégager les critères naturels et culturels sur lesquels se fonde l'alimentation humaine d'origine animale. Cette phase de l'étude, qui n'est pas la moins captivante, s'avère souvent délicate à faire aboutir, soit parce que les témoignages explicites font défaut, soit parce que ceux qui sont disponibles sont eux-mêmes marqués par les spéculations plus ou moins assurées de leurs auteurs. Parmi les voies que l'exégète peut suivre alors, celle qui consiste à comparer les doctrines liées à la consommation de l'animal et celles par lesquelles certaines fractions d'une population donnée motivent leur refus d'y souscrire n'est pas dépourvue d'intérêt.

Il n'existe pas, on le sait, de sociétés qui soient entièrement végétariennes, même si, dans certaines d'entre elles, la difficulté qu'il y a à se procurer de la viande réduit par force la consommation de chair animale. Cependant, jusqu'à nos jours, l'abstinence de viande et, plus généralement, le refus de toute nourriture carnée sont ressentis comme une option qui, au-delà de la façon de s'alimenter, met en cause la façon même de penser et de vivre par rapport aux usages acceptés par le plus grand nombre (CARSON, 1972). La réflexion philosophique ou religieuse qui est à la base de cette attitude remonte, en Occident, à un passé fort ancien. Le végétarisme a en effet été prôné par les adeptes du pythagorisme dès le VI^e siècle avant notre ère (DETIENNE, 1970). Il a ensuite été défendu notamment par Théophraste (371-284), disciple et premier successeur d'Aristote à la tête du Lycée, pour des raisons surtout sociales et historiques (DIERAUER, 1977). Ultérieurement, Plutarque (c. 50 - c. 120 après J.-C.) [WAEGEMAN, 1988] et le philosophe néoplatonicien Porphyre (c. 234 - c. 304), auteur d'un traité en quatre livres intitulé *De l'abstinence (de viande)*, ont davantage invoqué, pour le recommander, des arguments de type individuel issus de leurs conceptions éthiques sur les rapports qui unissent l'animal, l'homme et la divinité (DOUGLAS, 1970; PARKER, 1983). Le texte de Porphyre est évidemment influencé par les circonstances dans lesquelles il a été rédigé. Nombre de chapitres² en sont dirigés contre les théories que d'autres mouvements philosophiques, tels que le Stoïcisme ou l'Epicurisme, ont élaborées pour démontrer les droits absolus de l'homme sur les animaux, à commencer par celui de les manger. Mais il est notable qu'à côté de considérations médicales et diététiques d'ordre quantitatif sur les propriétés trop riches et trop lourdes de la viande pour procurer un authentique bien-être physique et mental³, Porphyre expose longuement les raisons qualitatives tant internes qu'externes propres à gagner au végétarisme

tout homme qui a médité sur sa nature, son origine, le but vers lequel il doit tendre, et qui s'est fixé, en matière d'alimentation, comme dans le reste, des règles différentes de celles qui sont établies dans les autres genres de vie⁴.

La première partie de la démonstration repose sur l'idée qu'il se fait de la divinité, de l'âme humaine et des fins dernières de l'homme⁵. La seconde met en évidence l'obligation qu'il y a pour celui-ci de respecter la vie sous toutes les formes où elle s'incarne. La similitude de nature que Porphyre reconnaît à l'homme et aux animaux, la part de sensibilité et d'intelligence qui réside chez ces derniers imposent à leur égard un devoir de justice⁶. Cette haute conscience des responsabilités morales de l'homme vis-à-vis du monde animal induit le philosophe à condamner la destruction massive d'animaux à des fins alimentaires qu'il estime possible d'atteindre par d'autres moyens⁷. Parmi les divers facteurs qu'il fait valoir pour étayer sa position, Porphyre invoque le précepte d'Eleusis — un des hauts-lieux de la spiritualité antique — selon lequel tout homme doit honorer ses parents, vénérer les dieux par des offrandes de fruits et ne pas léser les animaux⁸. Les indices tirés des usages du sacrifice et de l'offrande en Grèce et ailleurs l'amènent à interpréter cette troisième prescription comme une invite à ne pas immoler les animaux et, en tout cas, à ne

² PORPHYRE, *De l'abstinence*, I, 4-26.

³ *Ibidem*, I, notamment 45-54.

⁴ *Ibidem*, I, 27, 1.

⁵ *Ibidem*, I, 27-57 *passim*; II, 34-53 *passim*.

⁶ *Ibidem*, III, 2-25; IV, 1-22 (exemples empruntés à l'histoire des Grecs et à celle de différents peuples étrangers).

⁷ *Ibidem*, I, 53-56; II, 12, 22-25.

⁸ *Ibidem*, IV, 22.

pas les consommer lorsque, pour satisfaire aux exigences de tel ou tel culte, il faut se résoudre à en abattre certains.

En fait, la règle éleusinienne n'a pas été ou peu suivie par la religion grecque qui ne s'y conforme qu'exceptionnellement. Le plus souvent, elle a été perçue comme un idéal admirable, mais pratiquement hors de portée du grand nombre. Dans leur majorité, les Grecs ont associé le végétarisme qu'elle implique à cette phase de leur passé mythique connu sous le nom d'Âge d'or et caractérisé notamment par des relations harmonieuses et pacifiques entre dieux, hommes et animaux (VERNANT, 1979). S'ils ont gardé la nostalgie de ce temps révolu, ils ont aussi appris à composer avec la réalité de leur culture. Celle-ci incluait l'abattage et la consommation des animaux. Les deux opérations, chargées d'une éminente portée sociale et politique, ne se concevaient ni ne s'exécutaient sans les précautions du rituel complexe du sacrifice (DETENNE, 1979, 1982; DURAND, 1979; BERTHIAUME, 1982). Quand elle était vouée à entrer dans l'alimentation de l'homme, toute chair d'animal était généralement soumise, en préalable, à des traitements particuliers combinant les techniques de la boucherie, les modes culinaires et les vues relatives aux rapports subtils qui unissent entre eux la divinité, l'homme et l'animal. Dans tous les cas, des mesures étaient prises à propos de l'animal vivant pour rendre licite la consommation ultérieure de la viande par l'homme. Elles se traduisaient dans les manipulations de la carcasse aboutissant au partage et à la répartition des portions entre l'homme et la divinité, du moins lors de sacrifices ouraniens, ainsi que dans les mythes étiologiques sur les origines des actes constitutifs du sacrifice. Elles se perçoivent parallèlement dans les règlements qui définissaient le choix de l'animal à immoler et dans les dispositions prises pour lui faire franchir le pas décisif en lui épargnant toute souffrance inutile. De telles préoccupations ressortissent au contexte plus général où se définit l'attitude de l'homme face à l'animal, que celui-ci soit proie du chasseur, auxiliaire des travaux les plus rudes ou produit de consommation. En cette matière, la tradition ancienne a engendré un vaste courant de réflexion philosophique et morale destiné à enseigner le respect de l'animal et l'obligation de le traiter comme il mérite de l'être — parce qu'il est, lui aussi, une créature vivante — jusque sur l'autel du sacrifice (BODSON, 1983, 1986).

Trop brefs pour l'étendue des problèmes qu'ils sous-entendent, ces propos de conclusion montrent cependant assez clairement la pérennité et l'universalisme des questions que la mise à mort des animaux et l'absorption de leur chair ont posé à l'humanité. Là où l'ascèse du végétarisme n'a pas été retenue, des procédés divers (rites de substitution, de consécration, mythes explicatifs, etc.) ont concouru à rendre admissible un acte par lequel, de manière plus ou moins confuse selon les cas, l'homme a ressenti qu'il portait, en l'accomplissant, atteinte à l'ordre du monde. Chaque société, chaque culture a résolu, à sa manière, le conflit auquel bien peu ont été inattentives. Mais, de la plus primitive à la plus évoluée, les critères qui ont servi à déterminer le choix des animaux que l'on tue pour les manger instaurent entre l'homme et sa victime des liens où les aspects matériels ne sont jamais les seuls ni même les premiers à entrer en ligne de compte. La priorité revient, le plus souvent, au système de valeur et de référence par lequel, finalement, l'homme définit son statut personnel dans la hiérarchie des êtres vivants. Par là, étudier les critères du choix des animaux qu'il consomme conduit à éclairer les ressorts fondamentaux, matériels et spirituels, de son comportement vis-à-vis des animaux, mais aussi les réponses qu'il apporte aux grandes interrogations qui l'habitent touchant l'organisation générale de l'univers et sa propre nature.

BIBLIOGRAPHIE

- ARON J.-P. (1967) : *Essai sur la sensibilité alimentaire à Paris au 19^e siècle*, Armand Colin édit., Paris, 124 pp. (Coll. Cahiers des Annales, n° 25).
- ARON J.-P. (1973) : *Le mangeur du XIX^e siècle*, R. Laffont édit., Paris : 123-133 (répertoire alimentaire).
- BALLARINI G. (1980) : *La Tentazione della carne*, Calderini édit., Bologne, 323 pp.
- BARRAU J. (1982) : *Les Hommes et leurs aliments. Esquisse d'une histoire écologique et ethnologique de l'alimentation humaine*, Temps actuels édit., Paris : 141-169.
- BENNASSAR B. — GOY J. (1975) : Dossier "Histoire de la consommation", *Annales. Economies — Sociétés — Civilisations*, 30 : 402-631 (dix-sept contributions sur le sujet, dont celles de DESERT, PIUZ et VEDEL mentionnées ci-après).

- BÉRARD Laurence (1988) : voir ci-dessus, pp. 171-180.
- BERTHIAUME G. (1982) : *Les rôles du Mageiros. Etude sur la boucherie, la cuisine et le sacrifice dans la Grèce ancienne*, précédé d'une préface par M. DETIENNE (pp. IX-XXV), E.J. Brill - Presses de l'Université de Montréal édit., Leyde, 141 pp., 20 pl.
- BERTIER Janine (1988) : voir ci-dessus, pp. 83-90.
- BLOND G. et G. (1960) : *Histoire pittoresque de notre alimentation*, Arthème Fayard édit., Paris, 564 pp.
- BODSON Liliane (1983) : Attitudes toward Animals in Greco-Roman Antiquity, *Internat. Journal for the Study of Animal Problems*, 4 : 312-320.
- BODSON Liliane (1986) : The Welfare of Livestock and Work Animals in Ancient Greece and Rome, *Medical Heritage*, Juill./Août : 244-248.
- BRAUNSTEIN-SILVESTRE Florence (1988) : voir ci-dessus, pp. 59-63.
- BRISEBARRE Anne-Marie (1988) : voir ci-dessus, pp. 181-189.
- CARSON G. (1972) : *Men, Beasts, and Gods. A History of Cruelty and Kindness to Animals*, Charles Scribner's Sons édit., New York : 127-135 (Going the Whole Way : Vegetarianism).
- CÉARD J. (1982) : La diététique dans la médecine de la Renaissance, *Pratiques et Discours alimentaires à la Renaissance. Actes du colloque de Tours de mars 1979*, édit. scient. J.-Cl. MARGOLIN - R. SAUZET, G.-P. Maisonneuve et Larose édit., Paris : 21-36.
- CHAIX L. (1988) : voir ci-dessus, pp. 27-32.
- CHAUDIEU G. (1980) : *De la gigue de l'ours au hamburger ou la curieuse histoire de la viande*, La Corpo édit., Chennevières, 203 pp., ill.
- CHEVALIER B. (1982) : L'alimentation carnée à la fin du XV^e siècle : réalités et symboles, *Pratiques et Discours* : voir ci-dessus CÉARD : 193-199.
- DESERT G. (1975) : Viande et poisson dans l'alimentation des Français au milieu du XIX^e siècle, *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations*, 30 : 519-536 (voir ci-dessus BENNASSAR - GOY).
- DETIENNE M. (1970) : La cuisine de Pythagore, *Archives de sociologie des religions*, 29 : 141-162 (repris, avec modifications, dans *Les Jardins d'Adonis*, Paris, Gallimard édit., 1972 : 76-114).
- DETIENNE M. (1979) : Pratiques culinaires et esprit de sacrifice, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, édit. scient. M. DETIENNE et J.-P. VERNANT, Gallimard édit., Paris : 7-35.
- DETIENNE M. (1982) : voir ci-dessus BERTHIAUME.
- DIERAUER U. (1977) : *Tier und Mensch im Denken der Antike. Studien zur Tierpsychologie, Anthropologie und Ethik*, B.R. Grüner édit., Amsterdam : 170-177.
- DOUGLAS M. (1970) : *Purity and Danger. An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*, Penguin édit., Londres.
- DUMONT J. (1988) : voir ci-dessus, pp. 99-113.
- DUPUIS M. (1988) : voir ci-dessus, pp. 133-138.
- DURAND J.-L. (1979) : Bêtes grecques. Propositions pour une topologie des corps à manger, *La cuisine du sacrifice en pays grec* (voir ci-dessus DETIENNE, 1979) : 133-165.
- ERIKSON Ph. (1988) : voir ci-dessus, pp. 211-220.
- FARB P. - ARMELAGOS G. (1980) : *Anthropologie des coutumes alimentaires*, trad. franç., Denoël édit., Paris, 269 pp.
- FLANDRIN J.-L. (1979) : Médecines et habitudes alimentaires anciennes, *Pratiques et Discours* : voir ci-dessus CÉARD : 85-96.
- GASCAR P. (1974) : *L'homme et l'animal*, Albin Michel édit., Paris : 167.
- GASCAR P. (1980) : voir SALVETTI.
- GAUTIER A. (1988) : voir ci-dessus, pp. 23-26.
- GEORGOUDI Stella (1988) : voir ci-dessus, pp. 75-82.
- GILLET Ph. (1988) : voir ci-dessus, pp. 147-154.
- GOY J. (1975) : voir ci-dessus BENNASSAR B.
- GRANT Annie (1988) : voir ci-dessus, pp. 139-146.
- GUEVARA M. (1988) : voir ci-dessus, pp. 221-228.
- HAVELANGE C. (1988) : voir ci-dessus, pp. 155-161.
- HÉMARDINQUER J.-J. édit. (1970) : *Pour une histoire de l'alimentation*, Armand Colin édit., Paris : 231-315 (III. Les produits et leur diffusion) (Coll. Cahiers des Annales, n° 28).
- LAURIOUX B. (1988) : voir ci-dessus, pp. 127-132.
- LEFÈVRE Christine (1988) : voir ci-dessus, pp. 35-39.
- LEPAGE Y. (1988) : voir ci-dessus, pp. 191-197.
- LIMET H. (1988) : voir ci-dessus, pp. 51-58.

- LÓPEZ FÉREZ J.-A. (1988) : voir ci-dessus, pp. 91-94.
- MALASE M. (1988) : voir ci-dessus, pp. 65-72.
- PARKER R. (1983) : *Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Clarendon Press édit., Oxford, 413 pp.
- PATOU Marylène (1988) : voir ci-dessus, pp. 17-20.
- PELICIER Y. (1982) : Les nourritures à la Renaissance : essai de typologie, *Pratiques et Discours* : voir ci-dessus CÉARD : 15-20.
- PHILIPPE R. (1961 a) : Commençons par l'histoire de l'alimentation, *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations*, 16 : 549-552.
- PHILIPPE R. (1961 b) : En France aujourd'hui : Données sur les consommations alimentaires, *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations*, 16 : 553-568.
- PICHON Joëlle (1988) : voir ci-dessus, pp. 41-49.
- PIUZ A.-M. (1975) : Le marché du bétail et la consommation de la viande à Genève au XVIII^e siècle, *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations*, 30 : 575-583 (voir ci-dessus BENNASSAR - GOY).
- POPLIN F. (1988) : voir ci-dessus, pp. 163-170.
- REVEL J.-F. (1979) : *Un festin en paroles. Histoire littéraire de la sensibilité gastronomique de l'Antiquité à nos jours*, Pauvert édit., Paris.
- REYNIERS A. (1988) : voir ci-dessus, pp. 199-205.
- SALVETTI Françoise (1980) : *Le boucher*, Berger-Levrault édit., Paris : 6 (Préface de P. GASCAR).
- SPOONER F. (1961) : Régimes alimentaires d'autrefois : proportions et calculs en calories, *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations*, 16 : 568-574.
- STOUFF L. (1970) : *Ravitaillement et alimentation en Provence aux XIV^e et XV^e siècles*, Mouton édit., Paris - La Haye, 507 pp.
- VEDEL J. (1975) : La consommation alimentaire dans le Haut Languedoc aux XVII^e et XVIII^e siècles, *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations*, 30 : 478-490 (voir ci-dessus BENNASSAR - GOY).
- VERNANT J.-P. (1979) : A la table des hommes. Mythe de fondation du sacrifice chez Hésiode, *La cuisine du sacrifice en pays grec* (voir ci-dessus DETIENNE, 1979) : 37-132.
- WAGEMAN Maryse (1988) : voir ci-dessus, pp. 95-97.
- YVINEC J.-H. (1988) : voir ci-dessus, pp. 123-126.